

## **10 dixains**

Jacques Bussy

---

Volume 14, numéro 3, juillet 1972

URI : [id.erudit.org/iderudit/30618ac](http://id.erudit.org/iderudit/30618ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Jacques Bussy "10 dixains." *Liberté* 143 (1972): 84–87.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## **10 dixains**

### **MARS OU LE BÉLIER**

L'oranger brille sous la suie Tempête  
Une vitre change le mur de siècle  
Le concierge essuie le premier soleil  
C'est tout Peu de choses sur quoi poser  
Un regard mais que d'attention acide  
Portée sur l'enveloppe du moment  
Au soleil je donne à bercer ma tête  
Le journal abandonné du jardin  
Nourrit la taupe Le printemps sainte  
Il avance d'une heure sur mes yeux.

### **THÈME**

Le doux soleil qui passe dans le lierre  
Et moi sans voir sans deviner je vis  
De son langage aveugle et lumineux  
De son regard offert et qui demeure  
Quand le plaisir use tous les plaisirs  
Et se résoud Me réduit à l'effroi  
De n'être rien tranquille et affamé  
Près de l'horreur Cette enveloppe noire  
De ceux qui prient De leur ombre tenace  
Près du bonheur que j'appelle soleil.

**D'APRÈS OVIDE**

L'arbre le maître Un monde partagé  
Entre mes yeux et les intrus bavards

Un rossignol m'éclabousse grossier  
Oui Mais je vois jusqu'au bout de mes jours

L'herbe vantée aujourd'hui comme hier  
L'eau adorable au milieu de la braise

Le jardinier ne rêve pas de buis  
Il a de quoi s'assurer une fête

La rose d'ombre au fond du cabaret  
C'est le veilleur Il se moque du style.

**DEVANT HERA**

L'arbre est en toi La résine du coeur  
Lève un soleil à côté de l'histoire  
Et dans tes yeux la Seine avive un vol  
D'oiseaux chanteurs Une robe est tendue  
Toujours mouillée de sève et de salive  
Rien que sillons refuges de sillons

Toi sans bouger tu regardes sa nuit  
Tes jeunes mains ouvertes dans le vide  
Dans la fuite Elle elle féconde l'homme  
Qui ce matin heurta sa solitude.

Le coup porté fait un roc de mon corps  
Je suis debout et je suis le matin  
Quatre saisons m'enlèvent un peu d'âge

Et une tour là-bas peuple la terre  
 C'est avec toi ruisseau à peine né  
 Que je reçois les empreintes les noms  
 Printemps du bec du mufle et de la joue  
 Été aux doigts juchés du bouillon-blanc  
 Automne avide à genoux sous la treille  
 Hiver-miroir porte de ma conscience.

## SCOLIE

Mer emmêlée au flot de la bourrache  
 Chemins perdus Les chèvres les déplacent  
 Quelqu'un observe au fur et à mesure  
 La main tirant le fil l'arme l'armure

Autres récits autres géographies  
 Les prêtres rient en barbes manuscrites

Derrière moi un astre de désir  
 Brille si loin Nulle voix Aucun cri  
 Ne m'intimide hormis ces quelques pas  
 Juste posés et qui sont d'autres pas.

\* \* \*

Si la prairie penche si les murailles  
 Sentent la paille Un peu du chant du geai  
 A pénétré au plus noir de nos ombres  
 Le bras pourtant continue son labeur  
 Et les vieillards assis n'ont pas vu  
 Les beaux débuts Le jadis des richesses  
 Rien que mûrir la poire des batailles  
 Dans les jardins Près des maisons brûlées  
 Le carrefour au milieu du vestige  
 Voilà nos lits d'histoires maternelles.

\* \* \*

Rose le rire au bois d'hiver profus  
La course écarte une lice de ronces

Sur le labour gourmand de nos échos  
Si plein de nous embués de plaisirs  
Haleine ou cri La chute des semences  
Givre nos mains sa tête hors du ciel  
S'est renversée Un arbre joue sa mort  
Mais sans couleur sans apparence drue  
Un seul pouvoir soutire à la blancheur  
Décembre nu sa frontière acérée.

\* \* \*

Matin le sang sous le plâtre hésitant  
Le verre ancien ou la lampe onéreuse  
L'un après l'autre armure et frondaison  
Des jours bénis dont on parle si bien !  
Tout recommence :

Au loin la jeune fille

Indifférente abandonne le toit  
Les orangers le nuage les graines  
Ombres tentées Encre miroir encore  
A peine ouvert en moi Le fer des sources  
Qui éblouit qui chante qui ordonne.

\* \* \*

Au bord du feu un astre me déserte  
Et se confond avec qui l'a volé  
La mer se tait L'hiver noir des citrons  
Montre son ours La caravane passe  
Jeu de grimace et bagage de laine  
Tout près Couché sur la paille du sel  
L'exil m'apprend les noms et les prénoms  
Les vieux objets les mains et puis les doigts  
Contes comptés en coings et en cigognes  
— Un autre nom alors vient et m'absente.